

Vémars, un si petit village...

Cette histoire s'est déroulée le dimanche 29 octobre 2023 alors qu'il faisait particulièrement beau ce jour-là.

L'histoire d'une intervention de la CUMP prend toujours de l'épaisseur quand on y replace le contexte, ce qui fera office d'une impression 3D, d'une histoire prise dans l'histoire prise dans l'Histoire.

Je me souviens parfaitement de ce que je faisais lorsque mon téléphone s'est mis à sonner. Je préparais minutieusement un bourguignon ainsi qu'une pâte à brioche pour le petit-déjeuner, tout en chantant à tue-tête (quelle magnifique expression vous en conviendrez) dans ma cuisine. Quand je vois mon téléphone s'illuminer avec le nom de ma collègue dessus. Comme j'étais en vacances, la gravité d'un évènement m'est apparue immédiatement. Elle m'explique brièvement les faits : un gendarme a tiré sur ses trois enfants et a retourné l'arme contre lui. La seule question qui me vient à l'esprit est de savoir si les enfants sont toujours en vie, réponse que nous n'avons pas à ce moment-là. Je décide de rappeler le SAMU pour entendre à nouveau cette histoire mais contée différemment. Pourtant les faits restent les mêmes, rapidement je commence à comprendre que cela se déroule dans une caserne, qu'il y a du monde, qu'il y a beaucoup de monde sur place. On me parle de 4 SMUR et d'un nombre conséquent de VSAV. Un dessin apparaît dans ma tête (que serions-nous sans nos représentations complètement subjectives ?), nos collègues sont sur place, les pompiers sont sur place, les gendarmes sont sur place et toutes ces personnes ont été exposées à cette scène qui ne peut être que traumatique.

Moins de 5 minutes plus tard, nous montons dans nos voitures respectives avec ma collègue pour nous rendre sur place afin de prendre en charge nos collègues des SMUR engagés. Je prends également contact avec les psychologues du SDIS pour les informer de mon arrivée sur place et que nous pouvons nous coordonner pour du défusing. Simultanément, les infirmiers coordonnateurs se rendent au SAMU pour récupérer le véhicule siglé, ainsi que les volontaires que nous avons sollicités pour prendre en charge les gendarmes impliqués.

Je vous l'ai dit, il faisait vraiment beau ce jour-là, le soleil brillait et le temps était doux. J'ai branché mon téléphone à ma voiture et j'ai lancé la musique. Je chantais toujours avec une question persistante en arrière-fond : où se trouve Vémars ? Je n'ai pas de souvenirs précis du trajet, ni d'idée de ce qui nous attendait une fois arrivées sur place, je me suis laissée bercer par le ronflement du moteur et la musique. Ce sont les fourgons de pompiers qui m'ont indiqué que j'étais au bon endroit, ainsi que la silhouette de ma collègue arrivée quelques minutes avant moi. Nous avons enfilé nos chasubles et pris nos sacs à dos d'intervention, nous avons échangé pour déterminer notre conduite à tenir : prendre la température, aller auprès de nos collègues SMUR, prendre le temps d'échanger avec eux puis se coordonner pour la prise en charge des gendarmes. Cette discussion a été très utile... elle nous a permis d'établir un plan qui sera impossible à réaliser par la suite.

Nous avons passé le portail et avons pénétré dans une résidence, instantanément je me rends compte que ma représentation était complètement erronée : j'ai imaginé jusque-là une caserne similaire à celle qui est à côté de chez moi, où les gendarmes vivent et travaillent. Ici, tout est différent, nous sommes en fait dans la résidence d'habitation des gendarmes de différentes casernes du secteur, et je commence à mesurer qu'il va être très difficile de s'isoler avec les

collègues. Rapidement, on nous repère et je vois fondre sur nous une multitude d'hommes et de femmes en blanc qui nous racontent en même temps ce qu'il s'est passé, et la réponse à ma première question tombe, nous apprenons que les trois enfants sont décédés ainsi que leur père. L'urgence des « blancs » est alors la prise en charge de la mère des filles, arrivée entre temps et mise dans un VSAV. On nous parle d'effondrement, de pleurs, de hurlements, que ça ne va pas, qu'il faut vite vite vite aller la voir. Nous entendons la demande et nous dirigeons vers le VSAV, tout en essayant de savoir combien de temps les SMUR seraient mis indispos pour nous permettre de revenir vers eux. A peine le temps de se présenter à la mère, que de nouveau on nous sollicite pour la sœur de Madame qui est à l'extérieur et ne va pas bien, ma collègue se dirige alors vers un autre VSAV pour permettre un échange confidentiel.

Je me revois poser mon sac à dos sur le plan de travail, ainsi que ma veste pour être plus à l'aise le temps de cet échange avec la mère. Temps que j'imaginai très court. Je n'ai plus regardé ni ma montre ni mon téléphone, j'étais concentrée et prête à écouter, absorber, contenir. Le VSAV tel un cocon me donnait une impression surréaliste d'être totalement coupée de l'agitation extérieure, les bruits de voix étouffés et c'est comme si cette femme et moi étions seules, moi assise sur le fauteuil le long du brancard, elle semi-allongée dessus. Elle pleure sans discontinuer, essaye de parler mais je ne comprends pas tout, je lui demande son prénom pour amorcer un début de quelque chose, « *un début de rétablissement de sentiment de sécurité* »¹. Assurer les premiers soins psychologiques ne s'improvise pas, et la théorie nous enseigne qu'il faut « *éviter de laisser un sujet traumatisé ruminer seul les conséquences de ce qu'il a subi* »². J'essaye de remettre de l'ordre dans une histoire dont j'ignore le début mais connais parfaitement la fin. Je ne l'ai pas vu sortir son téléphone, ni même me le mettre sous les yeux, mais je me souviens avoir lu un long message que je ne détaillerai pas ici pour en garder la confidentialité. Néanmoins ce message était bouleversant, une dernière trace de cet homme et de ses enfants. J'entrevois alors que l'échange avec cette femme va se révéler beaucoup plus difficile que tout ce que j'avais pu imaginer. Elle me demandait en boucle comment on pourrait lui rendre ses filles, et comme un miroir, je me demandais en boucle comment me départir de son impuissance. Impuissance qui est un phénomène naturel face à l'horreur, s'accompagnant d'un sentiment d'arbitraire, de culpabilité et d'altération du sentiment d'appartenance : « *l'évènement traumatique brise l'unité du sujet, son sentiment d'identité et met en souffrance les liens interpersonnels préexistants. Au-delà du représentable, il entraîne un effondrement de sens, une impossibilité de se figurer ce qui est en train de se passer et de comprendre ce qu'il subit* »³. Alba (c'est le prénom qu'on lui donnera) matérialisait toute cette théorie à travers les mots qu'elle utilisait et je n'avais pas de réponse à lui apporter, soupesant au fur et à mesure l'horreur des faits. Je n'avais pas les mots mais j'avais ma présence et mon corps à lui apporter, instinctivement je lui ai saisi la main pour la réchauffer et lui montrer qu'elle faisait toujours partie du monde des vivants, pensant, désirant. Ce simple contact de peau à peau a provoqué un déclic verbal chez moi et naturellement les questions sont venues, simples, pour remettre du sens, pour entrapercevoir un début de compréhension. Finalement, nous avons discuté longtemps, quand un pompier a toqué à la porte pour me demander ce qui était prévu par la suite. J'ai expliqué à Alba qu'il était nécessaire de l'emmener à l'hôpital, qu'elle soit en sécurité

¹ PONSETI-GAILLOCHON A., DUCHET C., MOLENDAS., Le débriefing psychologique, DUNOD, Paris 2009

² Ibid

³ ROMANO H., VERDENAL E., Sauveteurs et évènements traumatiques, ELSEVIER MASSON, Issy les Moulineaux 2011

entourée d'une équipe soignante qui pourrait assurer les soins dont elle a besoin en immédiat et qu'elle n'est plus en capacité de réaliser. Alba s'est laissée porter par ma proposition, tout en ajoutant que le suicide serait toujours envisageable en rentrant à son domicile. Comme un écho à ce qui trottait dans ma tête, elle a lâché le mot. Suicide. Comment survivre à la mort de ses enfants, qui plus est une mort donnée par la main de l'homme, l'homme qu'elle a aimé.

Alors que je descendais du VSAV pour permettre le départ pour l'hôpital de secteur, le COS se met devant moi et me demande où je vais. Plutôt incrédule je lui explique que je laisse le VSAV partir pour l'hôpital mais il me sollicite pour rester avec ses agents le temps du trajet auprès d'Alba et pour échanger avec le psychiatre qui l'accueillerait. L'échange visuel qui a suivi m'a fait comprendre qu'il craignait pour ses hommes de se retrouver seuls auprès de la patiente. Je suis retournée m'asseoir auprès d'elle. Le trajet pour l'hôpital m'a paru interminable mais également surréaliste. Peu habituée à être transportée en ambulance, à l'arrière, sans volant et sans le volant entre les mains, la nausée m'a prise instantanément, Alba le percevant, elle a hurlé au pompier avec nous à l'arrière « vite un vomibag, la psy va me vomir dessus !! ». Grand moment de flottement et fou rire, comme un moment suspendu avec Alba et Cédric, le pompier contraint et forcé de se mettre à l'arrière à nos côtés, les trois places de devant déjà occupées. La nausée est une réaction physiologique liée à un décalage entre les informations envoyées par l'oreille interne et les informations transmises par les yeux, toutefois elle m'a paru une sensation venant traduire le maelstrom de pensées qui m'a assailli depuis 2h, le zénith étant atteint par ce trajet incongru et mon oreille interne défaillante depuis toujours.

Vingt interminables minutes plus tard, nous débarquons dans le SAS des urgences, je m'étais assurée que la régulation du Samu avait transmis notre arrivée au psychiatre de garde pour éviter de siéger au milieu de la salle d'attente. Le médecin venu à nous, je me suis écartée pour pouvoir lui parler tout en observant du coin de l'œil Alba et son escorte, qui l'emmène aux toilettes. Ressortant du bocal d'accueil, j'analyse la tête des pompiers qui affichent une mine déconfite. J'accompagne Alba jusqu'à l'entrée du service qui va la recevoir et lui propose de nous reparler une semaine plus tard pour prendre de ses nouvelles, ce qu'elle accepte. Je ressors avec les pompiers et leur demande ce qui justifie leur aspect troublé et Cédric finit par me répondre : « elle nous a dit qu'on n'avait pas à être inquiet, qu'elle n'a pas de quoi se foutre en l'air dans les toilettes ». Comme eux, j'encaisse la violence de cette phrase. Tel un seul homme nous marchons en silence vers le VSAV et Cédric m'interpelle : « tu m'as impressionnée. Je ne sais pas comment tu as fait pour lui parler avec ce qu'elle traverse, comment tu vas toi ? ». La difficulté de la situation de crise quand on est en plein dedans c'est de gérer ses émotions, avec cette tendance à tout mettre de côté grâce à la dissociation professionnelle, ce mécanisme de défense qui nous permet d'être dans la justesse au milieu de l'enfer. Je ne m'étais pas questionnée sur comment je me sentais, sa question m'a fait l'effet d'un uppercut et je me suis écroulée. J'avais jusqu'à cette simple question coupé la réalité extérieure de mes émotions, il est revenu les connecter ensemble. Cédric m'a offert son bras et une promenade autour de l'hôpital, j'ai pris conscience qu'il n'y avait plus de soleil et que j'avais froid. Cela m'a rassuré, j'étais bien présente dans l'instant que je vivais et j'étais émue de cette solidarité, cette entraide qui apparaît toujours dans les moments les plus terribles.

Une demi-heure plus tard, je revenais récupérer ma voiture et mon objectif était de retrouver mon équipe au plus vite. C'était sans compter un échange émouvant avec le COS toujours sur place, entourant l'identité judiciaire de la gendarmerie, dépêchée pour les constatations matérielles et le début d'enquête, les autres hommes en blanc.

Je retrouve alors ma collègue qui m'attendait pour partir au PUMP dont le lieu avait été déterminé quelques heures auparavant à la caserne où travaillait le décédé. A nouveau vingt minutes de voiture nous attendait, mais cette fois-ci au volant de ma voiture, j'ai décidé de brancher le pilote automatique et la musique pour une réparation éclair grâce à une analyse de ce que je ressentais sur le moment. Colère ? Effroi ? Peine ? Douleurs ? Et cette chanson en boucle « *Qu'ils ont de la chance* » de Disiz⁴, abordant la mort avec pudeur, avec grâce, découverte peu de temps avant ce 29 octobre.

La gendarmerie est apparue sous mes yeux, bâtiment immense et froid dans les lumières de la nuit et de l'aéroport. Garant ma voiture au bout du parking j'ai pris le temps de remonter le chemin, cherchant comment expliquer à mes collègues coordo tout ce que j'avais appris. Je retrouve l'infirmière dans la foulée et lui demande de prendre un temps avec moi pour un bilan d'ambiance du PUMP et du nombre de gendarmes reçus en entretien, de ceux qui souhaitent un arrêt de travail. J'apprends que les témoins directs sont nombreux, tous les occupants de l'immeuble principalement mais également les voisins appelés en renfort, sans compter l'onde de choc de la nouvelle qui s'est répandue instantanément au sein de la résidence. L'infirmière n'en finit pas de me décrire ce qu'ils ont entendu depuis que le PUMP est effiecent, force est de constater qu'elle a les mêmes informations que moi et m'alerte sur de nouveaux détails, que je ne pourrai pas décrire par confidentialité mais qui vont cruellement revenir en boucle chez tous les volontaires présents à nos côtés.

Au-delà de l'aspect traumatique de cette histoire, la question du meurtre revient sans cesse comme un boomerang. Par extension, le meurtre vient nous remuer dans ce qu'il y a de plus viscéral en nous et sur la question de l'appartenance à l'espèce humaine. Nous aimerions, certainement par défense, envisager ce type de crime comme un acte fou, insensé, régi par un raptus qui est venu saturer toute capacité du sujet à interpréter ses ressentis et devant l'inéluctable impression d'engloutissement, de dilution de l'identité, le passage à l'acte s'offre comme la seule voie de sortie possible. Pourtant, Daniel Zagury nous rappelle dans son livre⁵, que la plupart des crimes n'ont rien de la grande crise psychotique avec rupture complète avec le réel : « *Il faut donc s'y résoudre. Ils ont commis des actes barbares mais ils relèvent du vaste champ de la normalité, de la « misère commune, aurait dit Freud* »⁶. Il ajoute : « *Pourtant nous ne parvenons pas à nous dégager du dilemme, du banal et du monstrueux. Notre première réaction, quasi réflexe, essentiellement émotionnelle, est de qualifier ces actes de monstrueux, dans un mouvement de récusation radicale. Ils sortent de l'humanité. Ils ne sont pas comme nous* »⁷. Je ne peux que confirmer cette envie, ce besoin vital, de ne pas accepter cet homme dans l'humanité, il ne pouvait qu'être hors-clou, mon désir irrépressible de mettre du sens dans tout ce bazar se concentrait sur les indices que j'aurais voulu trouver, entendre pour me prouver qu'il n'était pas comme moi, pas un être humain et encore moins un parent. Ce n'est que quelques jours plus tard que j'orientais mes recherches théoriques sur les infanticides, découvrant les divers substantifs pour le décrire selon l'âge de l'enfant. Ici pas d'infanticide, ce mot est plutôt usité pour parler du petit, du bébé. Au gré de mes lectures, je saisis que plus que le meurtre d'enfants, nous avons eu affaire à un différend conjugal dont les enfants ne sont que les dommages collatéraux. Etonnamment, y songer par ce biais m'a autorisé l'apaisement et

⁴ DISIZ, *Qu'ils ont la chance*, album Pacifique, 2017

⁵ ZAGURY D., *La barbarie des hommes ordinaires*, Editions de l'Observatoire, p8, Paris 2018

⁶ Ibid, p8

⁷ Ibid, p8

l'acceptation qu'il existe encore des événements brutaux où les enfants peuvent perdre la vie. Les livres bien documentés de Philippe Ariès ont permis également une prise de recul sur la notion de mortalité infantile au fil des siècles en Occident, en y replaçant bien évidemment le contexte historique qui l'accompagne. Le meurtre de l'enfant n'est pas nouveau mais sa représentation a évolué selon les époques pour finir par matérialiser actuellement l'impensable, l'indicible, l'irreprésentable. A propos du monstrueux, Claude Balier s'excuse en débutant son livre « *Pardonnez-moi de commencer par l'horrible mais il le faut, sinon nous ne pourrions pas placer notre réflexion là où elle doit être, soit à la frontière de l'humain, et poser la question fondamentale de savoir si nous pouvons comprendre les actes que je vais décrire, ce qui revient à maintenir leur auteur dans le champ de l'humanité, ou accepter qu'il y ait, hors humanité, un univers monstrueux, à tuer, puisque aucun commerce avec lui ne serait possible* »⁸, je tiens à m'excuser également de vous avoir emmené à mes côtés dans les confins les plus reculés de notre aptitude à être sujet. Ce soir-là plus que jamais, je refusais d'entendre que cet homme soit mon semblable, mettre une forme de sens sur cet acte que je qualifiais de barbare équivalait à accepter un début de raisonnement à l'irraisonnable. Mais j'avais juste envie de le haïr pour ce qu'il avait fait vivre à sa femme, ses collègues et tous les primo-intervenants extérieurs dont nous faisons partie.

L'hypoglycémie s'est lentement rappelée à nous, la fatigue nous terrassait, saturés par les détails mortifères de cette histoire. Nous étions prêts à rentrer, mais pas à nous séparer tout de suite, prévoyant d'aller manger ensemble, pour faire corps une dernière fois, pour se reposer sur la force du collectif quand la régulation du SAMU nous a téléphoné pour nous prévenir qu'un grave accident de la circulation a fait 4 victimes et ce, devant de nombreux témoins. Aujourd'hui je suis capable de dire que dans un dernier sursaut, certainement automatique nous avons décidé de répondre à la demande de nous rendre sur place. Mais pas sans avoir partagé ce fameux repas gras, sucré, salé qui a agi comme un doudou. Le silence s'est invité à notre table puis petit à petit, on s'est laissés aller au papotage, au superflu si essentiel. Arrivés sur le nouveau lieu d'intervention, la surprise nous attendait. Dans le même secteur que Vémars, nous retrouvons les mêmes SMUR impliqués, ainsi que les mêmes pompiers et le COS qui nous fait un topo de la situation. Je ne détaillerai pas cette intervention, par manque de temps mais surtout parce que nous n'aurions pas dû nous y rendre, cependant pris dans une sidération de la première situation qui s'est certainement répandue jusqu'en régulation, nous avons continué à faire ce que nous savons bien faire et qui semblait être un repère essentiel pour nous. Rentrés chez nous vers 2h du matin, nous avons retrouvé nos lits, certains y trouvant le sommeil, d'autres la délectation du temps qui s'égrène avec toute la lenteur dont il est capable. Encore baignés d'adrénaline et de cortisol, dormir semblait utopique mais le fait de pouvoir s'allonger et écouter le silence représentait déjà une option agréable. Cette nuit-là j'ai écouté la respiration de mes enfants, m'en imprégnant jusqu'à l'ivresse parce que cette histoire que je vous ai partagée n'est pas la mienne, et j'avais besoin de m'appuyer sur le réel pour m'en dégager encore un peu plus. Les jours de vacances qui ont suivi m'ont offert le repos dont j'avais besoin ainsi qu'une petite décompensation de COVID. Hasard du calendrier me direz-vous, ou pas. Quoiqu'il en soit, j'avais besoin de prendre soin de moi et c'est ce que j'ai fait.

Cette histoire demeure non refermée à ce jour. J'ai eu quelques contacts avec Alba puis elle a choisi d'être hospitalisée en unité spécialisée. Nous avons suivi les obsèques de loin, les médias

⁸ Balier, C. (2005). I – Les exclus de l'humanité. Dans : Claude Balier éd., *La violence en Abyme* (pp. 7-19). Paris cedex 14: Presses Universitaires de France.

continuant à alimenter les réseaux sociaux. Actuellement, nous suivons toujours une amie du couple, mêlée de près à cette histoire et présentant des symptômes de stress aigu quand nous la rencontrons. Ces entretiens avec Mylène continuent de nourrir la question du monstre, du monstrueux, de l'humain y associant la culpabilité d'avoir pu éprouver des sentiments d'amitié avec l'auteur. Mylène ne cesse de se reprocher sa sympathie pour lui et l'inquiétude qu'elle a ressentie le jour du drame, très loin d'imaginer ce qu'on allait lui apprendre quelques heures plus tard. Mère de trois enfants dont les âges sont identiques aux petites filles assassinées, elle n'a toujours pas cessé de s'identifier à la douleur vécue par Alba et se reproche de ne pas avoir su déceler depuis toutes ces années la capacité de cet homme à basculer dans l'horreur : « *Entre le monstrueux et le banal, nous ne parvenons pas à nous dégager de cette oscillation perpétuelle, parce que l'enjeu est de taille pour chacun d'entre nous. Sommes-nous tous des barbares en puissance ?* »⁹. Zagury poursuit : « *Il convient plutôt de nous demander quelles sont, d'étape en étape, les conditions psychiques qui vont conduire des hommes si proches de nous, à commettre des actes aussi inouïs. Autrement dit, la réponse n'est pas tant structurelle que processuelle. Elle implique un cheminement, une série de processus transformatifs, de changements dans l'expression de la personnalité de base, plutôt qu'une caractéristique particulière de l'organisation de la personnalité qui n'attendrait que la rencontre avec l'événement, sorte de graine du mal tapie en nous* »¹⁰. Plus loin : « *c'est d'abord dans le vide de la pensée, dans l'incapacité à élaborer nos conflits ou plus prosaïquement à les contenir psychiquement, que s'inscrit le mal* ».¹¹ J'ai dévoré le livre de Zagury quelques semaines avant Vémars, et ses mots n'ont cessé de me hanter, comme un leitmotiv qui revenait pour me faire comprendre que les actes les plus fous ne le sont absolument pas et que c'est bien cela qui leur confère cet aspect fou, c'est bien à cause de la résonance fantasmagorique en chacun d'entre nous. Les petites expressions du quotidien du type « ah j'ai envie de le tuer ! » n'auront plus le même écho dans vos oreilles.

Le sujet du jour était celui des partenaires des CUMP, à travers ce cas clinique j'ai réuni une bonne partie de ceux qui gravitent autour de nous : SDIS, forces de l'ordre, AASC, les collègues du SAMU ainsi que les volontaires de la CUMP et notre CUMP zonale qui nous a offert un débriefing à notre retour de congés.

Je finirai sur cette citation de Racamier¹²: « *A travers [l'idée du moi] nous pouvons préjuger ou pressentir que toute personne, avant d'être connue, avant que d'être aimée ou détestée, est de même sorte et de même pâte que nous : de cette glaise commune, dont il est dit que l'homme est fait. Il s'agit moins d'une identification à tel objet qu'à l'espèce* ». Cette définition formule le postulat qu'il préexisterait en nous « *une représentation fondamentale de l'être humain, déposée par les toutes premières identifications, qui permet de reconnaître l'autre comme semblable* »¹³.

Et pour répondre à la question de départ, Vémars se trouve aux frontières de l'Oise, de la Seine et Marne, charmant petit village d'environ 2800 habitants près de Saint Witz et situé à une vingtaine de minutes de l'aéroport de Roissy.

⁹ ZAGURY D., La barbarie des hommes ordinaires, Editions de l'Observatoire, p9, Paris 2018

¹⁰ Ibid

¹¹ Ibid

¹² RACAMIER P-C., Les schizophrènes, Payot, p 216, Paris 2001

¹³ CHATROUSSE H., LE BERRE R., PEYRAT-APICELLA D., Clivage fonctionnel et pathologique en clinique palliative et chez les sapeurs-pompiers : approche comparative in Médecine Palliative, Elsevier Masson, Paris, 2023